

# Les Maîtres-feu



LES POCHEs DU DIABLE

Joëlle Wintrebert

# Les Maîtres-feu



## De la même autrice

LES MAÎTRES-FEU, roman, J'ai lu, 1983  
CHROMOVILLE, roman, J'ai lu, 1984  
BÉBÉ-MIROIR, roman, Fleuve Noir, 1988  
LE CRÉATEUR CHIMÉRIQUE, roman, 1988, Folio SF, 2009  
LES DIABLES BLANCS, roman, Gallimard, 1993  
HURLEGRIFFE, nouvelles, Encrage, 1996  
LE VIN DE LA COLÈRE, roman, Hachette, 1998  
LA COLONIE PERDUE, roman, Seuil, 1998  
LENTEMENT S'EMPOISONNENT, roman, Flammarion, 1999  
POLLEN, roman, Au diable vauvert, 2002, 2021  
LE CANARI FANTÔME, roman, Balzac, 2005  
LES AMAZONES DE BOHÊME, roman, Robert Laffont, 2006  
LA CHAMBRE DE SABLE, roman, Glyphes, 2008  
LA CRÉODE ET AUTRES RÉCITS FUTURS, nouvelles, Le Béal, 2009  
L'AMIE-NUIT, beau livre, Ours éditions, 2010, avec Henri Lehalle  
LES ENFANTÔMES, nouvelles, ActuSF, 2017  
L'INQUISITRICE, nouvelle, Ours éditions, 2023  
COUVÉES DE FILLES, nouvelles, Au diable vauvert, 2023  
LES OLYMPIADES TRUQUÉES, roman, Kesselring, 1980, Au diable vauvert, 2024

ISBN : 979-10-307-0772-4

© Joëlle Wintrebert, 1983

© Éditions Au diable vauvert, 2026 pour la présente édition

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert  
[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*À Henry I<sup>er</sup> et à la Reine Fifi.*

# 1

Le saurien s'était mis en route au premier soleil. Il avançait vite malgré le poids du havresac qui tirait ses épaules en arrière. Il savait que les anciens ne se trompaient jamais et que s'il manquait cette chance de profiter du séisme, ce seraient trois jours de marche supplémentaires.

Lorsqu'il ressentit la première secousse, il venait d'atteindre la zone de mouvance. Le remugle spécifique des collines, le reflux brutal de toute vie animale, le silence abyssal, tous ces symptômes du tremblement de terre imminent, le saurien les accueillait avec ivresse.

Fugitif, l'aiguillon de la peur poinçonna ce plaisir. La seconde secousse faisait onduler le sol. Bê-n-î-î frotta sa corne frontale qu'il sentait devenir turgescente et se hâta de dégager son dos du havresac. Ses doigts

coururent sur les fermetures électromagnétiques et la planche télescopique jaillit de son compartiment. Le saurien lui donna aussitôt sa dimension maximale. Il assujettit le lourd sac de cuir à ses épaules et s'installait au centre de la surface portante lorsqu'un nouveau train d'ondes inaudibles déferla.

Les collines se mirent en marche.

Luttant à la fois pour conserver son équilibre et ne pas chavirer sous l'impact des vibrations subsoniques qui bouleversaient son organisme, Bêñ-ïï-ïï filait sur les crêtes en mouvement.

Fixées dans les canalicules forgés à cette intention, les griffes de ses orteils assuraient son assise. À leur capacité optimum, ses pupilles étrécies captaient les moindres irrégularités du terrain. Tendue au-dessus du sol, sa queue, balancier efficace, corrigeait les à-coups trop nerveux des rotules.

Bientôt, l'attitude du saurien s'assouplit. L'écume sécrétée par l'effort séchait en grandes traînées blanchâtres sur le bronze de ses écailles ternies par la poussière. Bêñ-ïï-ïï jouissait pleinement de sa course. Il se sentait si sûr de lui qu'il détourna les yeux pour contempler un plissement de magma vitreux à un jet de pierre de lui. Cet instant d'inattention faillit lui être fatal. Sa planche arrivait sans compensation sur un gisement de bourbe sulfureuse et manqua s'y ficher.

Projeté en avant par le fort ralentissement, ulcéré de se retrouver à quatre pattes, le saurien mit fin

tant bien que mal au tournoiement de son support et parvint à rétablir son cap.

Ensuite, ce fut presque trop facile. L'intarissable fleuve de boue qui le portait sans heurts, lui offrant une accélération constante, le déposa, ivre de vibrations et de vitesse, au seuil de la forêt. S'il n'avait pas atteint une telle vélocité, le piège béant qui l'attendait au bout du glissement l'aurait englouti, le rendant aux entrailles de la terre nourricière. Mais la cadence acquise lui permit de s'envoler comme un oiseau au-dessus de l'énorme crevasse où mugissait la cataracte limoneuse.

Il atterrit sans douceur sur les maigres crinières de plantes rousses et huileuses dont les sucs se conjuguèrent à l'écume que sécrétait son propre corps. La poussière et les projections de boue achevèrent de lui donner une impression de pesanteur étrangère. Il libéra son dos de son fardeau, mais n'en éprouva qu'un soulagement passager et demeura prostré, sûr d'être en sécurité sur ce territoire qui ne se prêtait jamais à la mouvance des collines.

Allait-il réussir à puiser en lui l'énergie nécessaire à l'affrontement ce même jour des embûches mortelles de la forêt? Il décida qu'il le fallait. Son temps était compté.

Lorsqu'il eut atteint son seuil de récupération, il se redressa et contempla le mur végétal qui se dressait devant lui. Impénétrable. Ou presque.

Avec un grognement qui ébranla son corps tout entier, le saurien réactiva les fermetures de son havresac, replia la planche et la réinséra dans son compartiment. Une nouvelle manipulation délivra le microtonneur de l'écrin qui le protégeait des chocs.

La configuration de l'arme, équilibrée pour s'intégrer à la paume et devenir un prolongement quasi naturel du bras, lui redonna confiance en lui, et c'est résolument que Bêñ-îî-îî se mit en marche vers la forêt. Lorsqu'il parvint au rempart sans faille des arbres tressés tronc à tronc, il régla le microtonneur sur une figure quadrangulaire approchant sa taille. Le faisceau d'ondes creusa une brèche fumante dans laquelle le saurien s'engouffra en hâte. Quelques instants plus tard, le sifflement furieux des lianes lui apprenait le colmatage en cours. Le trou serait vite refermé.

Bêñ-îî-îî luttait contre le désir irraisonné de reculer. Cette pulsion était légitime, une réaction saine contre cet enfermement dans un milieu hostile, mais inadaptée: il était autant prisonnier au-delà du mur qu'en deçà. La mouvance des collines n'avait qu'un sens; irrégulière, elle pouvait se déclencher à tout moment, et il était impossible d'en remonter le flux. Le saurien était condamné à traverser la forêt.

Une avalanche de spores provoquée par son intrusion l'avait transformé en statue rougeâtre. Il

s'ébroua, plus par énervement que par conscience d'un danger. Ses écailles le mettraient à l'abri de toute agression de cet ordre tant qu'il ne souffrirait pas d'une blessure ouverte.

Saisi tout à coup par la faible pénétration des rayons solaires à travers les interstices de la voûte feuillue, le saurien frissonna. Le soleil... C'était sans doute ce qui lui manquerait le plus.